

398

FRANCE. — XVIII^E SIÈCLE

MODES FÉMININES DU RÈGNE DE LOUIS XVI.

LA SECONDE TOILETTE D'UNE DAME DE QUALITÉ, 1788-89. — LES CARACOS, LES CHEMISES, LA REDINGOTE, ETC.

1	2	3	4	5	6
1791	1789	1791	1792	1792	1787

La première toilette était secrète; nous l'avons donnée dans notre planche ayant pour signe le Baldaquin. — La *seconde toilette*, c'est-à-dire la suite de la première, se faisait au moment du *grand lever* et avait pour témoins les amis de la maison qui étaient introduits, régulièrement, à onze heures sonnantes. Il était alors *petit jour* chez une dame; avant, *il ne faisait pas jour*. Chez *la lampe*, la femme bel-esprit, se couchant d'habitude à l'apparition de l'aurore, il ne faisait *jour* que vers le soir, car elle ne se levait guère plus tôt. Cette réception à la toilette, que Mercier montre comme un jeu inventé par la coquetterie, était une heure charmante, appelée par le dix-huitième siècle « la jeunesse de la journée. » Tout y était dans une harmonie particulière; le babil, interrompu et coupé, était en rapport avec le désordre et le négligé du moment. « Les billets du matin, dit Mercier, s'écrivent à la toilette; ils ont une expression locale; ils sont plus aisés que ceux du soir. »

La réception à l'heure de la seconde toilette, que nous avons sous les yeux, comporte celle du médecin, le successeur de Tronchin, venant chaque matin s'assurer de l'état du pouls de la nerveuse diva; celle du musicien professeur, qui accorde sa guitare pour accompagner le morceau de chant que la dame tient en main; celle de l'abbé, lequel n'est pas le *petit houssard*, dépeint par Mercier, ni cet autre petit abbé, si vivement esquissé par MM. de Goncourt « venu du dehors, apportant l'anecdote du jour, fredonnant l'ariette courante, lorgnant la modiste, pirouettant sur le talon, taillant des mouches tout en parlant » mais l'abbé qui, dit Mercier, « se rencontrait toujours dans une maison opulente, auquel on donnait le nom d'*ami*, qui n'était qu'un honnête valet commandant la livrée, complaisant soumis de *madame*, assistant à sa toilette, surveillant la maison où il jouissait d'une bonne table, dirigeant au dehors les affaires de *monsieur*. » Avec le *trottin* de la marchande de modes, il n'y a là d'ailleurs d'autres gens que les chambrières et un laquais.

L'artiste a naturellement profité de la nature de la scène pour y faire trôner une femme dans la fleur de sa beauté. Le cabinet de toilette, décoré avec le luxe d'un salon de réception, est une rotonde disposée en arcades d'architecture; au-dessus de l'attique circulaire, que nous n'avons pu reproduire, le plafond est en coupole, et, dans son ciel peint, des enfants jouent avec une guirlande. C'est un caprice de Fragonard; c'est de l'architecture de Contant. Le miroir, en deux parties seulement, qui occupe la hauteur d'une arcade, dirait seul, au besoin, l'opulence de la maison.

Les soubrettes avenantes sont un des traits de ces mœurs. La dame d'alors, sans jalousie, ne voulait autour d'elle que du JOLI. Les suivantes s'habillaient des dépouilles encore fraîches données par la maîtresse; on les voit ici coiffées du petit papillon en dentelle perché sur le haut de la tête, ou du large bonnet de gaze enrubanné; le fichu glissant sous le grand tablier à bavette, sans trop cacher les seins, les avant-bras nus sortant de la

dentelle de la manche en sabot, et la jupe à volant par-dessus les petits *coudes* du panier à la mode. Coiffeuse, habilleuse, l'apprentie Marton, comme le disent MM. de Goncourt, devenait Suzanne avec de petits airs, des travers et une élégance conquis au contact de la petite-maîtresse. La fillette qui apporte des soieries, des plumes, des rubans, des fleurs artificielles, est une de celles qui, dit Mercier, vont le matin aux toilettes avec des pompons dans leur corbeille, passent au milieu des gardes, et pénètrent dans l'appartement où la haute noblesse n'entre pas encore; de celles qui, par état, embellissent celles qui les paient et les traitent avec hauteur.

La dame est encore dans son peignoir du matin; prête pour l'habillement et la parure, elle est chaussée; son corset et sa jupe sont mis; un dernier coup de peigne achève son *tapet*. Si elle ne conserve pas ses cheveux de leur couleur naturelle, sa tête ne sera pas chargée d'une livre de poudre blanche, mais seulement d'une teinte légère sur la coiffure, affaiblie par de la poudre blonde ou rousse. Déjà le pot de *rouge de serkis* de la dame Josse est refermé; le petit écrin d'où seront tirés les pendants d'oreilles, la bague, est ouvert; il ne contient qu'une parure, la *Cléopâtre*, la grosse perle bleuâtre qui a remplacé les mirzas, et quelque bague à *l'enfantement*, enchassement d'une pierre centrale dans d'autres pierres formant chaton, ou la bague à *firmament*, ou encore celle en *pierres de Cayenne*.

Si nous sommes en 1787, au mois de juin, par exemple, et si cette dame doit être habillée pour sortir, notre n° 6 porte l'un des costumes qui peuvent lui convenir : un fourreau de taffetas en *col de canard*, falbalassé; un mantelet à *la reine* en taffetas blanc et crêpe anglais, orné d'une large garniture de blonde; le *fichu à jabot*; un chapeau de paille de lin, à *la couronne*, garni de taffetas blanc et de crêpe bleu.... Mais nous sommes en 1788, et le plus probable est que cette dame sera en *caraco*, car il est adopté presque exclusivement pour toutes les sortes d'habillements. Les transformations de ce vêtement depuis que le succès de la Contat dans le rôle de Suzanne l'avait mis à la mode, en 1784, suffiront pour indiquer le mouvement compliqué des modes de cette époque. Dès 1785, la tournure des dames change; on ne porte plus de *cul-postiche*, mais à peine de petits *coudes* aux poches pour donner une certaine ampleur. Les dames s'appliquent à avoir une taille svelte, déliée, ne conservant de la mise ancienne que le *corps* pour s'amincir, et la grande garniture de robe. Les *déshabillés* triomphent; on voit la *robe négligente* et *demi-négligente*, des *Pierrots* en satin couleur de chair; dès février 1786, apparaît la *robe en chemise*, d'abord en taffetas des Indes, à deux collets et à large falbala, fermée par devant avec un nœud de ruban de lilas tendre et le ruban *queue de serin*. La chemise, portée d'abord avec des manchettes de linon, devient presque immédiatement une chemise de mousseline transparente, serrée par une large ceinture de velours noir sur un corset et un jupon de taffetas rose; le col est couvert d'un ample fichu de gaze linon; la robe, festonnée dans le bas, est bordée d'un ruban noir. Le caraco, dans ce voisinage, prenait naturellement une physionomie en rapport avec le goût du jour. En 1786, il ne pouvait convenir encore qu'à la toilette du matin, « lorsqu'il est encore trop tôt pour s'habiller, que l'on désire sortir et faire un tour de promenade avant midi; ou qu'à la toilette du soir, lorsqu'on est resté chez soi, et que sur les sept ou huit heures, on veut prendre l'air ou se montrer en public. »

En cette même année 1786, au mois de juin, apparaît pour la première fois la *robe en redingote*; ce fut au jardin du Palais-Royal et, dit le *Cabinet des modes*, c'est une petite-maîtresse « élégante, superbe, » qui l'y produisit. Cette dame était vêtue d'une redingote et d'un gilet coupé, et elle avait une cravate au cou au lieu d'un mouchoir. Cette innovation correspond au moment où les romans disparaissent du cabinet de toilette, où les femmes, s'occupant de physique, de chimie, de botanique, étudiant comme les hommes, en prennent les habits; avec cette singularité qu'on ne leur voit d'abord porter que les habits ou les objets de toilette que les hommes viennent de quitter : les redingotes longues à trois collets, les breloques, la badine, les cheveux liés en *catogan*. La *robe coupée*, comme les autres, subit ces variations, et notre n° 1, datant de 1791, en offre un exemple. La voici décrite à son origine, quand la reine l'inaugura au jardin des Tuileries, au mois d'août 1786.

Marie-Antoinette était en redingote. Sa démarche était franche et libre, son maintien facile. Elle était en demi-deuil, redingote de taffetas gris-blanc, à trois grands collets tombants, à manches à *la marinière*, à poches en long sur les côtés. Les devants de la redingote et les trois collets étaient bordés d'un ruban noir. Le corset



FRANCE XVIII^E SIECLE

FRANCE XVIIITH CENTY

FRANKREICH XVIII^{TES} JAHR?

IMP. FIRMIN DIDOT et C^o PARIS

S^t Edme Gautier, del.

et le jupon étaient de même étoffe et bordés de même. Les souliers étaient de même taffetas et falbalassés d'un ruban noir. Les devants de la redingote, depuis la taille jusqu'en bas, le corset par en bas et le jupon, étaient découpés. Elle portait à la main une longue canne, car c'était le matin; si c'eût été l'après-midi, elle eût porté un petit *bambou*. Son col était couvert d'un ample fichu de gaze-linon blanchie, très bouffant, et sa tête d'un chapeau de paille noire, garni autour de gaze rayée blanche, faisant un gros nœud sur le devant et un sur l'arrière; ce chapeau était surmonté de deux grosses plumes blanches, et de cinq à six petites tournées, formant une aigrette au milieu des deux grosses. Elle était frisée en grosses boucles, dont deux flottaient de chaque côté, sur le sein; et les cheveux, par derrière, étaient relevés en chignon plat, lié au milieu avec un large ruban noir.

On a vu comment, dans le voisinage de la chemise transparente, le caraco était devenu aussi de mousseline transparente ainsi que la jupe. L'ajustement de la redingote fit qu'en 1788, le caraco, qui reprit faveur, fut si exigü qu'on l'appelait un *juste*; ses basques étaient retroussées, et la forte échancrure qui laissait à découvert le creux de l'estomac obligeait à garnir le corsage d'une plaque d'étoffe qu'on appelait la *pièce*. A cette époque où le *sans-façon* des hommes devient l'ordinaire, le caraco, sans cesser d'être compris parmi les vêtements de demi-parure, est d'un usage presque universel et se fait admettre aux audiences même des ministres. Voici ce qu'il fut en 1788.

En janvier, il est embelli, chargé de broderies que l'on varie, pour lui ôter son trop de simplicité; on le fait aussi de satin à larges raies, blanches et citron, le jupon pareil, garnis l'un et l'autre d'une très large maline brodée; sous le caraco, le corset est de satin coquelicot, lié par de larges lisières de velours noir retenues par de larges agrafes d'argent; les manches du corset sont ressorties de dessous les manches du caraco, lesquelles, garnies aussi de malines, se nomment *manches à l'enfant*; sur le col un simple fichu de gaze très bouffant (*le fichu menteur*) croisé sur le devant, noué par derrière sur la ceinture, et autour du cou une cravate de mousseline, dont les bouts, garnis de dentelle, forment un gros nœud par devant. Puis on voit se produire le caraco de satin vert, jupon de satin rose et le caraco et la veste à corsage busqué, en drap à larges raies, le drap *zèbre*, en usage pour les deux sexes. En mars, le caraco, de plus en plus à la mode, est à la *arlaise*, parce qu'il se rapproche de celui des arlésiennes. En avril, il est à la *suédoise*, sans qu'on sache pourquoi; il est en satin, à double collet retombé, à collet montant et à parements, avec de larges boutons d'acier, des manches à parements; fendu en bas, par devant, il figure de petites basques et se lie derrière le dos. Les bouts de l'ample fichu de gaze, très bouffant, se perdent sous le gilet; par devant, à la ceinture, brillent deux montres avec des chaînes d'or ornées de glands faits de petites graines bleues des Indes, auxquelles s'ajoutent aussi de petits chaînons d'or, propres à attacher les clés et les breloques. Enfin, dans cette année 1788, le caraco d'été, de mousseline blanche unie, est brodé sur les devants, sur les basques, sur le collet et sur les parements, de nombre de fleurs de diverses couleurs. Le jupon, de pareille mousseline, est brodé de même depuis le bas jusqu'à une certaine hauteur; il est mis sur d'autres jupons blancs, sans aucun transparent de couleur; enfin on met par-dessus le caraco une large ceinture en ruban coquelicot, dont les bouts pendent par derrière, et au-dessous de cette ceinture se trouvent les goussets pour les montres avec leurs pendants pour les breloques. Le mouchoir de cou en gaze tout uni, toujours très bouffant, est très entr'ouvert par le haut, et, sur le devant du corsage, s'avance un gros bouquet de reines marguerites artificielles. Au mois d'août apparaît le caraco à la *bastonienne*: celui-là est de gros de Naples à larges raies, et coupé comme les habits à revers, etc., etc. On voit que, s'il fallait suivre dans leurs variétés les robes qui se font dans ces mêmes années du caraco, quoique les faiseuses en changeassent d'ailleurs plus souvent le nom que la forme même, s'il fallait examiner ce qu'était la robe à la *Turque*, à l'*Anglaise*, à la *czarine*, à la *Tippoo-Saïb*, le *pierrot hollandais*, le *pierrot-fichu*, le *pierrot à longues basques* à la *pay-sanne*, la *robe en fourrure*, la *robe anglaise*, avec un corsage *polonais*, etc., etc., on ne s'arrêterait pas. Qu'il nous suffise de redire qu'au milieu des *déshabillés négligés*, *demi-négligés* et des redingotes, c'est le *caraco* qui fut de l'usage le plus général. La robe de grande parure et les grands paniers qui marchent avec ne paraissent plus qu'exceptionnellement, dans les assemblées d'apparat, de noces, dans les bals parés ou les grands repas, qui sont en

très petit nombre. Ce n'est plus aussi que dans ces endroits que l'on voit encore l'habit à la française, le chapeau sous le bras, l'épée au côté.

N° 2. Août 1789. Jeune dame avec une *chemise à la grecque* et un *chapeau au transparent*. La chemise est de linon blanc, et bouffante. Sa forme autour du cou est ce qu'on appelle une *gorge anglaise*. Le corselet est de taffetas ; il n'y a pas de ceinture, mais par derrière un nœud de rubans à longs bouts pendants. La robe a deux rangs de falbalas de la même facture. Le chapeau, qui n'est pas moins nouveau que la chemise, est de crêpe ou de taffetas entièrement noir. Les dames alors portent fréquemment la canne. La mode est également aux objets en acier ; elle est tellement universelle qu'on le rencontre dans tous les objets : pommes de canne, étuis, bracelets, pendants d'oreilles, serre-chignons, etc., etc.

N° 3. Janvier 1791. Jeune Parisienne à *l'Amadis*, avec le haut chapeau bariolé, le *chapeau flamand*. Les caracos sont alors généralement à *l'Amadis* ; ils ont de fausses manches et de faux revers. Ce genre est surtout celui des costumes de bal. Les chapeaux flamands, rouge, bleu et blanc, avec un *bourdaloue* (le cordon) en or, à barbes et hautes plumes, sont universellement à la mode ; on les nomme aussi *bonnets à cylindre*. Les chevelures sont en *chignons en poire*, les boucles pressées ou demi-formées, de demi-frisure. Le *nakara*, dans les rubans, est la couleur à la mode.

N° 4. Septembre 1791. Jeune Parisienne en parure à la mode. Cette dame porte un chapeau de taffetas vert, à retroussis droits sur le front et larges derrière la tête ; un petit *hérisson* de ruban noir garnit les bords. Ce chapeau est orné d'un ruban rayé rouge et blanc, et de nœuds de la même couleur. Un *demi-fichu* blanc, de crêpe, bouffe derrière la tête. Les cheveux frisés tombent dans le dos. Le cou est entouré d'une chaîne d'or avec médaillon. Au-dessus du sein, est négligemment placé un ruban rose. Le fichu est de linon tout simple. La *robe coupée*, qui est une redingote, est violette, avec une légère bordure d'argent. La robe de dessous est blanche et dans la bordure rose et verte courent des arabesques d'un très vif coloris où des enfants, moitié dauphins, jouent avec des cornes d'abondance. La taille est entourée d'une ceinture en écharpe de rubans blanc et rose ; son nœud est une *barbe*. Dans cette parure à la mode se trouve un éventail à *la Montmédy*, et une autre contenance, le *joujou de Normandie*, que l'on appelait aussi un *cran* ; on le faisait monter et descendre à l'aide du fil qui le tenait suspendu, et se déroulait ou s'y enroulait sans cesse. Dès 1791, on vit apparaître le *pierrrot à la Coblentz*.

Le n° 5, janvier 1792, donné par le *Journal des modes de Weimar* comme une jeune dame allemande portant une *chemise* de nouvelle forme, est tout simplement à la mode française. Cette chemise est de tarlatane anglaise, semée de pois vert-pistache. Le collet, debout, a une ouverture qui descend jusqu'à la ceinture. Le bas de cette robe a une bordure de tissu pareille au collet, mais plus haute. La ceinture vert-pistache s'additionne en arrière de longs rubans bleu clair. Le fichu est un *fichu en chemise* ayant une garniture de dentelle ; il est ouvert, et bouffant jusqu'à la ceinture. Le chapeau de satin noir a sa forme garnie de rubans. Les cheveux sont légèrement frisés, et le chignon en catogan est orné d'un ruban bleu clair.

Le n° 4, mars 1792, est une jeune Parisienne en *robe anglaise*. A ce moment, les chapeaux des dames sont petits, et on porte fréquemment dessous de petites coiffes. La mode est aux petits châles noirs bordés de blanc et de coquelicot ; ce châle revient entourer la poitrine où il est fixé. La garniture de toutes les robes anglaises est alors à petits plis ronds, et la ceinture que l'on a reprise a une boucle ornée de pierres fines. Ce costume est de petite parure, et dans ce genre, les couleurs les plus à la mode sont le *nakara* et le *coquelicot*.

Nos documents proviennent des journaux de modes de l'époque. — Notre toilette est une reproduction, qu'il nous a fallu tronquer, de la célèbre estampe Qu'en dit l'abbé? gravée par Delaunay, d'après Lawrence.

C'est au Tableau de Paris, de Mercier, à la Femme au XVIII^e siècle, de MM. de Goncourt, à l'Histoire du costume en France, de M. Quicherat, et en même temps au Cabinet de modes, 1785-86, au Magasin des modes nouvelles françaises et anglaises, 1788, et au Journal der moden de Weimar, 1791-92, que nous devons les autres renseignements.